

GENÈVE • Une société de sécurité genevoise a simulé un braquage chez le joaillier Les Ambassadeurs avec la bénédiction de la police cantonale

• Une première dans le domaine de la prévention, alors que les cas de réels hold-up se multiplient à Genève

Se faire peur pour apprendre: chronique d'un cambriolage mis en scène chez un joaillier genevois



Les faux braqueurs entrent dans la joaillerie. Déjà, un fusil à pompe apparaît aux mains de l'un des deux acteurs.

Isabelle Cerboneschi

Les badauds qui sont passés hier matin devant la vitrine du joaillier Les Ambassadeurs, rue du Rhône à Genève, ont peut-être remarqué la présence de deux individus vêtus de sombre et gantés. Peut-être... Les rideaux étaient baissés un jour d'ouverture. Étrange. Mais nul ne s'en est inquiété. En toute intimité, la joaillerie fut la victime consentante d'un braquage simulé. Une première en matière de prévention, à laquelle *Le Temps* a assisté.

Depuis plusieurs années, Genève connaît ce que vivent toutes les métropoles possédant des artères bordées de magasins de luxe: elle attire un certain type de «touristes» dont on aimerait se passer. Après une série rapprochée d'attaques à main armée – Gübelin le 21 avril, Patek Philippe le 22 juin, et lundi l'armurerie de la rue du Diorama – il est temps de chercher des moyens de contre-attaque.

Peut-on éviter une attaque à main armée? Comment réagir? Une société de sécurité genevoise, Sentinel Protection, a mis sur pied un programme de prévention

d'un genre nouveau: la simulation d'attaque. Hier, ses agents ont plongé les employés du joaillier Les Ambassadeurs en situation réelle. «Il s'agissait de sensibiliser les employés, les mettre dans un état de stress comparable à une attaque afin de les aider à réagir en pareil cas», explique Gustave Jourdan, son directeur. Une opération menée avec la bénédiction et le concours de la police cantonale genevoise, représentée par deux inspecteurs de la brigade criminelle ainsi qu'un instructeur, champion du monde de full contact.

Il est 8 h 30 lorsque tout commence. Les employés du magasin sont réunis: certains jouant leur rôle ou celui de clients de passage, les autres comme simples spectateurs. «L'attaque va être très rapide, violente verbalement, elle peut choquer certains, il n'y a aucun danger mais si l'un ou l'autre se sent mal, qu'il le dise», insiste Patrick Cremers, directeur des Ambassadeurs. Deux hommes apparaissent alors entre la grille et la porte. Ils portent des gants et des lunettes. «En temps normal, je ne les aurais jamais laissé rentrer avec ces gants, ces lunettes. Et ils

se tiennent trop près l'un de l'autre: je ne peux pas voir ce que fait celui de derrière», souffle l'agent de sécurité. Mais il joue le jeu et ouvre.

A partir de là, tout va aller très vite: on n'a guère le temps de comprendre d'où sort ce fusil à pompe long comme le bras, qu'on entend déjà le bruit du chargement. Tchic-tchac. Violences verbales,

«L'attaque va être très rapide, violente verbalement, elle peut choquer certains»

insultes, cris, les «acteurs» mis à terre, la jeune femme derrière le comptoir sommée, sous la menace du fusil, d'ouvrir la vitrine, de remplir une mallette de montres et de vider la caisse. Vite, plus vite. Elle est blême. Les pseudo-braqueurs s'enfuient par la porte de derrière. La sentinelle se relève, demande qu'on actionne l'alarme et qu'on appelle la police. Deux coups de feu (à blanc). Les pseudo-malfaiteurs sont arrêtés, menottés. Et voilà. L'opération n'aura duré que trois minutes – «une minute et demie de trop», selon un inspecteur.



Les agents de sécurité, tout à fait réels, maîtrisent les voleurs. Dans le meilleur des cas, la police arrive sur les lieux d'une effraction quatre minutes après le déclenchement de l'alarme. GENÈVE, 14 JUILLET 2004

Une éternité pour les employés à terre, une arme sur la tempe.

«Je m'étais pourtant préparé mentalement hier soir, relate un employé: la seule chose que je devais faire c'était appuyer sur le bouton d'alarme. Et là, dans l'action, je ne pensais plus à rien.» Il n'est pas le seul: l'homme chargé d'alerter la police en avait oublié le numéro de téléphone. Quant à la jeune fem-

avec cette résurgence des braquages. «Cela faisait longtemps qu'on avait plus vu ça, relève un policier. Avant, on assistait plutôt au coup de bélier, une spécialité italienne.» Aujourd'hui, ces professionnels appartiennent à des réseaux internationaux. Comme les braqueurs de Gübelin et de Patek Philippe? Les policiers se retranchent derrière le secret professionnel. «Nous sommes sur des pistes...» Ils n'en diront pas plus.

La leçon à retenir de cette opération? La première, primordiale, est qu'en cas de braquage, on doit prendre soin de soi et ne rien tenter qui risque de mettre autrui en danger. Cela nécessite une parfaite cohésion de l'équipe. «Face à une arme, on ne joue pas aux héros: on se couche et on obéit, lance un inspecteur. Les agresseurs sont sous un stress maximum et le moindre problème peut les faire déraiser.» Dans le meilleur des cas, la police peut arriver dans les quatre minutes après l'alerte. Le vrai problème, ensuite, c'est de gérer l'interpellation. Quand elle peut avoir lieu. D'où l'importance des témoignages et surtout des témoins oculaires, comme ceux qui ont permis de mettre la

main sur les braqueurs de Gübelin. «L'arrestation doit se faire à l'extérieur du magasin pour éviter les prises d'otages comme il y en a eu dans la fin des années 1980.»

Mais la sécurité la plus efficace, c'est la prévention: tant que la porte n'est pas ouverte, on peut changer le cours des choses. «Quand on a un doute sur des personnes, on ne doit pas les laisser rentrer. Mieux vaut vexer des clients que risquer une attaque», insiste Patrick Cremers. «Les auteurs qui sont déterminés à faire un braquage ne décident pas de venir tel jour à telle heure. Ils repèrent les ambiances», explique un policier. Les moments les plus critiques? «L'ouverture, la fermeture, et l'heure du déjeuner. Il faut se méfier des moments calmes, ajoute-t-il. On ne peut pas être vigilant à 100% toute la journée, mais on doit montrer qu'on est attentif à la sécurité.»

Il est près de midi. Les inspecteurs s'éclipsent. Ils ont une enquête en cours: le braquage de l'armurerie de la rue du Diorama. «On ne sait pas combien d'armes ont été dérobées. Soit elles sont destinées à la revente, soit elles serviront à un braquage...»